

La valse du pouvoir

Geneviève Salsat

La valse du pouvoir

Lettre à Jean de La Fontaine

Ambition, Amitié, Trahison

ISBN : 979-10-329-4003-7

Dépôt légal : 2026, mars

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

Cher Monsieur de La Fontaine,

Vos fables ont traversé les siècles et touchent toujours petits et grands. Sans doute parce que vous avez su, avec fantaisie et malice, décrire la plus belle des cours d'Europe, celle de Louis XIV. Changement d'époque ne signifie pas changement de nature, et l'on retrouve aujourd'hui les mêmes ressorts de la vie politique : l'ambition, l'amitié et la trahison. Je ne doute pas que vous en feriez de nouvelles fables et, puisque vous êtes immortel, je ne résiste pas à l'envie de vous conter mes entretiens avec ces hommes et ces femmes politiques, que je suis allée interroger sur ces trois sentiments qu'ils ne connaissent que trop bien. Je prends donc la plume, stupéfaite de mon audace, effrayée par l'ampleur de la tâche, mais enchantée de vous conter ce que nul n'a dit sur ces personnalités.

Il y a tant à dire sur la nature humaine, sur les illusions et les désillusions du pouvoir, sur les hommes et les femmes qui le détiennent... La politique est une valse. On se séduit, on s'étourdit, on se rapproche, on s'éloigne, on se sent

invincible ; on ne voit pas le faux pas qui, d'un coup, peut vous faire tout perdre.

J'aimerais vous parler des vieux loups et des jeunes ambitieux, souvent le produit de leurs contradictions intimes, de leurs alliances improbables et, surtout, de leur héritage personnel. Il y a des douleurs et des espoirs qui forgent les caractères...

Un héros mort au combat pour Philippe Séguin, privé de père au champ d'honneur ; une mère seule pour Nicolas Sarkozy, dont les études d'avocat seront un honneur familial ; une envie d'ascension sociale pour Gérard Darmanin, fils d'une femme de ménage, et pour Jean-Yves Le Drian, petit-fils de docker ; la volonté de s'affranchir de l'autorité et de la rigidité de son lieutenant-colonel de père pour Ségolène Royal... De ces fractures, ils en ont fait une force. De la politique, ils en ont fait une passion. Du service de l'État, un métier.

De François Hollande, Manuel Valls, Édith Cresson, Christine Lagarde, François de Rugy, à Nicolas Dupont-Aignan, Robert Ménard, Gilbert Collard, Éric Woerth, Cédric Villani... et bien d'autres encore, laissez-moi vous conter, comme l'aurait fait votre grande amie Madame de Sévigné, l'histoire de chacun : leurs rêves, leurs élans, leurs renoncements.

J'imagine que vous seriez surpris, souvent amusé – car nos politiques ne manquent pas d'esprit –, mais sans doute effrayé aussi par la violence des coups reçus. Le lynchage médiatique d'aujourd'hui peut tuer aussi sûrement qu'un coup

d'éventail ou que le plus vil des poisons de votre siècle, pour un simple mot ou pour une calomnie.

Vous découvrirez des personnages dont la complexité vous intriguera. Chacun a voulu la lumière, mais aucun n'en a imaginé le prix à payer. Tout comme Nicolas Fouquet, le surintendant des Finances du Roi-Soleil, certains ont dû se battre pour leur honneur, avec le même panache que cet homme qui s'est brillamment défendu devant le tribunal qui avait décidé, instrumentalisé par Colbert et sur ordre du roi, de le condamner.

L'histoire se répète – pas tout à fait la même –, mais toujours avec, en toile de fond, l'envie, la jalousie, la rancœur, la déception, la vengeance. Il y a bien sûr Nicolas Sarkozy et l'acharnement judiciaire jamais vu à son encontre. Il y a Éric Woerth, contraint de défendre son honneur et sa probité dans l'affaire Bettencourt ; Gérard Collomb, qui, après avoir porté au pouvoir un jeune président, a fini par se lasser de celui-là même qui l'avait séduit. Il y a les illusions perdues, comme celles de Ségolène Royal qui, tel un papillon s'aveuglant de trop de lumière, se retrouve seule étonnée de ne pas avoir été appelée par le président Macron.

Laissez-moi vous emmener dans les couloirs du pouvoir, que j'ai tant arpentés et qui offrent un poste d'observation à nul autre pareil.

Vous allez voir, vous n'allez pas être déçu...

À tout de suite,

Geneviève

PREMIÈRE PARTIE

L'ambition

« Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition. »

Le Berger et le Roi, livre X, fable 9

Parti de rien mais voulant arriver loin...

« Le Berger et le Roi » Livre X, fable 9

*Comme un Roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du Berger, de très notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens,
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge souverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.*

Cher Ami,

Certains se rêvent au pouvoir mais comment arriver dans les hautes sphères de l'État quand on part de rien comme votre berger ?

Il y a bien quelques dynasties où la politique se transmet de père en fils – les Haby,

les Dominati, les Poniatowski... –, mais elles demeurent l'exception...

François Hollande :

« Au début, je ne connaissais personne... »

Le président François Hollande peut en témoigner, même si la politique n'était pas totalement absente de son environnement familial :

« Mon grand-père paternel était instituteur. Il aimait les règles et la discipline. Partisan d'Antoine Pinay, c'était un homme modeste mais attaché à l'ordre financier, un épargnant. Ma grand-mère était d'une famille de tonneliers francs-maçons, son père avait connu Jaurès ! Mes grands-parents maternels, de simples artisans, étaient très gaullistes. Mon père, médecin à Rouen, s'était présenté aux élections municipales de Bois-Guillaume. Quand j'étais enfant, il réunissait à la maison des proches qui menaient une politique bien différente de celle que je défendrai plus tard. Ma mère, quant à elle, ne partageait pas ses idées : assistante sociale et infirmière dans une usine, elle me parlait de ce qu'elle voyait au quotidien. Tout cela formait une famille composite où il y en avait pour tous les goûts ! »

C'est donc un enfant curieux, attentif aux conversations des adultes, qui grandit dans une famille où le spectre politique va de la droite à la gauche. Très vite, il s'intéresse aux personnes et, très vite, il va s'intéresser aux idées, notamment à l'occasion des événements de Mai 68.

François a quatorze ans : Jean Lecanuet est le député charismatique de Rouen, Paris est en ébullition, la société change. Et, comme il le dit, « voir dans sa propre ville des manifestations, des professeurs, des gens que l'on connaît manifester, ce n'était pas rien ! »

Pour autant, Paris est encore loin mais sera, sans qu'il le sache, sa prochaine étape. Son père, proche de l'OAS et partisan de l'Algérie française, décide, sur un coup de tête, de vendre la clinique et la maison, de quitter Rouen pour s'installer à Neuilly-sur-Seine. Ce déménagement ouvre au jeune François les portes de la bourgeoisie parisienne. Il étudie d'abord au lycée Pasteur, puis, après le baccalauréat, il intègre Sciences Po, HEC et l'ENA.

La voie royale pour démarrer une carrière politique. Reste à savoir quelle influence l'emportera : celle de son père, ancrée à droite, ou celle de sa mère, plus proche d'une gauche sociale ? Ce sera finalement la filiation maternelle qu'il suivra.

Président de la République, il ne l'est pas encore, mais il n'y a pas de petits débuts, et, très vite, il devient successivement président de l'Union nationale des étudiants de France à Sciences Po, puis président du comité de soutien à François Mitterrand, avant d'adhérer au Parti socialiste en 1979. Il a alors vingt-cinq ans. On sent chez ce jeune homme une envie de s'investir : les études sont solides, les contacts commencent à se nouer, mais rien ne se construit sans réseau... Une camarade de promotion à HEC, nièce de Louis Mexandeau, lui présentera son oncle ainsi que d'autres députés socialistes, dont Raymond Forni

et Pierre Joxe, des piliers du PS, futur président de l'Assemblée nationale pour le premier, ministre de l'Intérieur, ministre de la Défense, puis premier président de la Cour des comptes pour le second.

Il fait ensuite la rencontre décisive de Jacques Attali, qui l'introduit à l'Élysée comme chargé de mission dans le cabinet du président socialiste nouvellement élu, François Mitterrand. Nous sommes en 1981 : un souffle nouveau traverse la France, emportant avec lui, à l'occasion des législatives, l'espoir de prochains élus à l'Assemblée nationale. Quelle meilleure opportunité pour entrer enfin en politique et porter les couleurs de cette gauche sociale qu'il affectionne tant ? Mais le futur président devra encore s'armer de patience pour gravir les cimes du pouvoir...

Manuel Valls : « Vous êtes passionné, happé, vous commencez à avoir des responsabilités, la politique vous prend ! »

Cette même ferveur animera bientôt un autre homme, de gauche, dont le destin se liera étroitement à celui de François Hollande. Un homme qui, quelques années plus tard, deviendra son Premier ministre. Là où Hollande incarne la patience et la construction méthodique, Valls incarne la fougue et l'audace immédiate. Pourtant, les débuts sont mal engagés, car notre homme n'est pas français. Il est aussi éloigné des palais de la République française que le Berger du palais du Roi. Son père est le peintre Xavier Valls, sa mère, Luisangela Galfetti, originaire du Tessin en Suisse, est la sœur

de l'architecte Aurelio Galfetti. Né à Barcelone, il grandit en France, dans une famille qui est donc « modeste financièrement, mais riche intellectuellement », comme il le dit. Il côtoie des artistes, lit et relit les grands auteurs tels que Victor Hugo, Zweig, Camus, Koestler... À la maison, les discussions sont vives et animées, l'ambiance est marquée par le refus du totalitarisme, qu'il soit fasciste ou stalinien. Il ne s'écartera jamais de cette ligne, profondément républicaine.

Nous sommes en 1980. Manuel a dix-huit ans. Valéry Giscard d'Estaing est président de la République. Même s'il lui reconnaît volontiers quelques réformes, notre jeune homme, qui se considère, par tradition familiale et surtout par conviction, de gauche, n'est pas séduit par ce président issu d'une famille bourgeoise et clairement de droite.

À François Mitterrand, premier secrétaire du Parti socialiste, il préfère Michel Rocard, son principal rival, qui incarne une gauche réformiste anticommuniste.

Le jeune Manuel ne connaît personne du sérail, mais il ne manque pas d'audace et va lui-même provoquer le destin. Il écrit une lettre, simple mais décisive, adressée au Parti socialiste, dans laquelle il demande presque timidement si un étranger, en l'occurrence un Espagnol, peut adhérer à un parti politique français. La réponse lui parvient de la fédération parisienne du parti. Une belle réponse, rappelant le combat des républicains espagnols, chiliens et de tant d'autres, lui confirmant la possibilité de son adhésion,

signée de la main d'un homme qui fera du chemin : Bertrand Delanoë, futur maire de Paris.

Manuel adhère donc au PS avec la ferme intention de s'engager davantage.

Premier coup du destin : l'animateur de la section PS de l'université où il poursuit ses études démissionne. Manuel se présente et est élu à sa place. Voilà une petite marche de franchie. Il va pouvoir s'impliquer, organiser, coordonner, à son niveau, le soutien à Michel Rocard.

Oui, mais voilà, la politique offre parfois des revirements spectaculaires.

Le premier qu'il connaîtra est sans conteste le retrait de Rocard de la campagne présidentielle de 1981, laissant la voie libre à François Mitterrand. Il faut bien, dès lors, se ranger derrière le champion de la gauche, qui mobilise toutes ses forces vives pour gagner.

C'est chose faite le 10 mai 1981 : François Mitterrand devient président de la République. Après la victoire, il faut s'organiser et distribuer les postes aux différentes tendances qui se sont rassemblées. On entre dans la gauche des courants.

Pour Manuel Valls, ce sera la direction nationale des Jeunes socialistes, où deux places sont réservées aux jeunes rocardiens. Il se souvient de ce moment avec émotion :

« Vous êtes passionné, happé, vous commencez à avoir des responsabilités, la politique vous prend ! Vous aimez les réunions inutiles, car chez les Jeunes, il n'y a pas d'impact, vous aimez la vie d'un parti, les réunions des vieux, car vous savez que c'est là que ça se joue. »

Si Manuel Valls se construit par le rejet du franquisme, une autre personnalité de la galaxie Mitterrand grandira dans l'ombre de la Seconde Guerre mondiale, forgée par les choix tragiques que cette époque imposait.

**Édith Cresson : « Dis à ton père
que François Morlan est là »**

Très jeune, Édith Cresson a compris en ces temps troublés l'importance de la politique :

« Très tôt, je me suis aperçue que les choix politiques étaient cruciaux. J'étais petite pendant la Seconde Guerre mondiale, mais j'ai vu des gens avoir des positions très différentes. Certains étaient dans la Résistance, d'autres dans la collaboration. Moi j'habitais à Thonon, en Haute-Savoie, qui était une terre de Résistance et beaucoup de mes amis avaient des grands frères dans la montagne. Nos sujets de conversation avec mes amies, petites filles comme moi, c'était : "Est-ce que tu crois qu'on peut ne pas parler sous la torture ?" »

Le danger, en cette période, est partout, et, comme le dit la fable *Le Lion et le Chasseur*, « la vraie épreuve de courage / N'est que dans le danger que l'on touche du doigt ». Cette expérience bouleverse à jamais son échelle de valeurs. Peut-être forge-t-elle cette distance, ce recul nécessaires pour encaisser les coups politiques et médiatiques inhérents à la vie publique.

Des coups, Édith Cresson en recevra – sans doute plus que tout autre – lorsqu'elle deviendra Première ministre, certains n'acceptant pas qu'une femme puisse accéder à cette fonction éminente, ce qui, il faut bien le dire, en a surpris plus d'un... « On cabale, on suscite », comme le dit la fable du Berger. À Matignon, elle subit la violence des accusations et des médisances.

Toujours est-il que le chemin est long de Thonon à la rue de Varenne. D'abord des études en pension, levée à six heures pour la messe, dans une région où les hivers sont rudes. Puis une institution privée dans les Yvelines, réputée pour sa discipline et son exigence. Issue d'une famille aisée du côté maternel, Édith voit défiler chez elle des personnalités marquantes, comme Pierre de Gaulle ou la députée Irène de Lipkowski. L'univers de la politique ne lui est donc pas totalement étranger. Le tournant de son destin se fera à HEC, section filles – la mixité n'existe pas encore dans les années cinquante. Elle en demeure encore ébahie aujourd'hui :

« Rendez-vous compte, nous n'avions le droit de rencontrer les garçons qu'une fois par an, au bal de l'école ! Mais c'est l'époque où je me lie d'amitié avec une de mes camarades de classe, Paulette Moreaux, qui deviendra Mme Decraene. Or il se trouve qu'un jour, un homme sonne à la porte de sa maison à Orléans : “Dis à ton père que François Morlan est là.” François Morlan, c'était le nom de Résistance de François Mitterrand ! Plus tard, il a embauché Paulette

comme assistante. Elle lui sera d'une grande fidélité et fera toute sa carrière avec lui. »

Incroyable, me direz-vous ! Mais ces temps de guerre créent des situations qu'on ne saurait imaginer en temps de paix. Tout est plus tragique et lumineux à la fois. Et on ne sait jamais ce qui va l'emporter. L'amitié entre les deux femmes est à l'origine des premiers pas en politique, dont elle se souvient très bien :

« Quand François Mitterrand se présente à la députation dans la troisième circonscription de la Nièvre, Paulette est son assistante et m'appelle pour participer à cette campagne électorale. C'est comme ça que tout a commencé. »

Ni l'une ni l'autre ne savent à ce moment-là que l'histoire est en marche. Celle d'un homme qui mettra trente-cinq ans à devenir président de la République et qui les emmènera dans ce tourbillon politique jusqu'au plus haut sommet de l'État. Dès lors, les trois amis ne se quitteront plus, chacun traçant son chemin. Pour Édith, ce sera d'abord le parti, une terre d'élection ensuite... mais pas si simple.

François de Rugy : « Choqué par la marée noire sur la plage de mon enfance »

Tous n'ont pas vu la guerre de près, mais il y a des images fortes, qui vous marquent à vie et qui peuvent être à la source même de votre engagement. François de Rugy est de ceux-là.

Jamais il n'oubliera ce souvenir d'une plage, sa plage, souillée par une marée noire sur l'île d'Ouessant lorsqu'il avait trois ans.

Mais commençons par le début.

Cet homme d'allure éternellement jeune n'avait au départ qu'un seul atout : une volonté tenace, qui ne l'a jamais quitté.

Député, président de l'Assemblée nationale, ministre d'État, ministre de la Transition écologique et solidaire, il a connu tous les honneurs sans imaginer quel en serait un jour le prix à payer.

Toujours est-il que ses parents, en lui donnant un prénom de roi, n'ont pas un instant imaginé qu'il occuperait un jour les plus hautes fonctions de l'État.

Issu d'une famille modeste – une mère institutrice, un père professeur d'histoire –, son attirance pour la chose publique se manifeste très tôt. Sa sœur aime à rappeler que son petit frère lisait *Le Monde* à l'âge de cinq ans, sans qu'il sache lui-même quelle part relève de la légende. Instruit à l'école de la République, il a cette envie chevillée au corps de « faire quelque chose de sa vie ». Quelque chose de juste, de beau, tourné vers la nature.

Sa première rencontre avec la politique a lieu en 1981. Il a sept ans, et accompagne son père à Nantes, lors du dernier meeting de campagne de François Mitterrand avant le scrutin présidentiel. Le jeune François découvre la ferveur de la foule, la fête, la liesse, l'excitation. Mitterrand est en retard, son meeting précédent s'éternise, obligeant le maire de Nantes à relire deux fois